

# Les temps de l'habiter

Perla SERFATY-GARZON





L'habiter - l'être chez-soi - n'est ni un état statique ni un mouvement qui aspire à se stabiliser de manière pérenne<sup>1</sup>. Il est une trajectoire. Et une histoire marquée d'émergences, de temps forts et d'affirmation mais aussi d'éclipses et de basculements. Quelle est alors la nature du rapport que les âges de la vie inaugurent, chacun de manière particulière, avec l'être chez-soi ? Je propose, dans les limites de ce court essai, d'appréhender cette question en suivant le fil conducteur constitué par le concept d'identité de lieu du sujet<sup>2</sup>. Je retiendrai les trois couples singuliers que forme l'habiter avec, d'une part, les dynamiques de la construction de l'identité de lieu de l'enfant ; avec la tension entre vacillements et affirmation de l'identité de lieu de l'adolescent d'autre part ; et enfin, de l'identité de lieu de la personne âgée sous les modalités de sa transformation existentielle.

## La chambre et l'habiter de l'enfant

J'aborderai l'enfance à partir de la perspective de la formation, à cette étape de la vie, d'une *place identité* ou identité de lieu propre à chaque sujet. Cette perspective permet de pleinement assumer la particularité de l'enfance jusqu'à l'adolescence comme temps du partage préconscient de l'univers familial et comme éveil à l'appropriation d'un espace à soi au sein de celui-ci.

### Une chambre-programme

L'enfant d'aujourd'hui se voit attribuer très tôt, souvent avant sa naissance, un territoire propre. Il a moins vécu que les générations qui l'ont précédé le chez-soi des bras maternels, ceux de la grande sœur ou de la grand-mère, comme il a moins connu le berceau que la famille bouge à travers la maison pour le placer à proximité de l'un ou l'autre membre du foyer en fonction de ses activités. Le regard, la voix et le langage de sa famille contemporaine l'ont, par contre, plus entouré. Il a été fréquemment placé seul, au calme, dans sa chambre, souvent dès les premiers jours après sa naissance. Mais les jeunes parents

### L'AUTEUR

Perla Serfaty-Garzon, psychologue de l'environnement, universitaire, sociologue, et essayiste, est une théoricienne de l'intimité domestique et de l'appropriation des lieux habités.

plongent également le bébé dans le bruit de la vie sociale : dans son couffin ou porté contre le corps du père ou de la mère, on le voit jusque dans les bars où les parents ont leurs habitudes en fin de journée comme dans les soirées familiales ou amicales.

Les familles occidentales contemporaines voient l'enfant comme un hôte de passage dans la maison familiale. L'affirmation n'est paradoxale qu'en apparence. Habitées en effet par le constant souci de l'enfant, des normes de l'individualisation, de son autonomisation précoce et de son épanouissement personnel, elles accordent à la chambre d'enfant un statut central au sein de l'espace de la famille, tout en projetant dans l'avenir les métamorphoses du lieu et le départ de son habitant. Ce dernier sera certes longtemps un hôte privilégié qui bénéficiera des largesses et des soins des maîtres du lieu. Mais, à l'adolescence, son statut d'hôte s'impose à lui en même temps que lui apparaissent les contours de la vision culturelle de l'enfance à laquelle adhèrent ses parents.

Dans cette vision, la chambre est autant un abri et, dans le meilleur des cas, un cocon sûr, stable et confortable, qu'un instrument. Là, se manifeste le souci familial du bien-être de l'enfant, celui de la chaleur enveloppante de son amour. Mais c'est aussi le territoire qui va aider l'enfant à devenir progressivement autonome, à aimer son intimité, les études et le travail, et à nouer des relations familiales et amicales. La chambre est ainsi investie de la mission d'amener l'enfant à la conscience des dimensions spatiales de son bien-être et celle de la centralité de l'être chez-soi. Son autre mission est de le préparer à l'épreuve du départ du lieu, de l'attachement et de l'investissement affectif à l'horizon de l'abandon de son chez-soi.

**La chambre  
est autant un abri et,  
dans le meilleur des cas,  
un cocon sûr,  
stable et confortable,  
qu'un instrument.**

## **Les familles occidentales contemporaines voient l'enfant comme un hôte de passage dans la maison familiale.**

### **Les sources de l'identité de lieu**

Le déploiement dans le temps de ce processus s'ouvre sur un univers accordé à l'enfant qui se donne d'abord comme œuvre parentale. Le décor, l'ameublement, les jouets, les couleurs – qui, par exemple, suivent ou s'éloignent du rose assigné aux filles et du bleu, taupe et anthracite<sup>3</sup> réservés aux garçons – sont l'occasion de déclinaisons des codes esthétiques attachés à l'enfance et au sexe de l'enfant, dans le cadre général de la vision ensoleillée dominante de la petite enfance. Héritée du XIX<sup>e</sup> siècle, cette vision connaît des dérives qui influencent encore ces œuvres parentales, tels par exemple l'érotisation de l'enfance et du territoire de la petite fille et le sérieux viril de ceux du garçon.

L'enfant baigne – plutôt qu'habite – d'abord dans cet univers où la représentation parentale de sa condition de tout-petit est inséparable de la texture même de son espace, dont les variations de lumière, les couleurs, les matières, les sons – des mobiles, des boîtes à musique, de la circulation de la rue – sont alors inconsciemment associés à la gamme des sentiments de bien ou de mal-être dans un espace donné<sup>4</sup>. Les chambres ombreuses ou traversées de soleil sont intériorisées et retravaillées par chacun, se constituant en références intérieures d'harmonie avec soi-même ou en repoussoir. L'ensemble de l'œuvre parentale fournit certaines des sources des dimensions esthétiques de l'identité de lieu propre à chaque sujet. Ces dimensions restent parfois mystérieuses à ce dernier, mais font aussi partie de ce que beaucoup d'adultes assument pleinement, telle la Parisienne qui se sent enfin chez elle quand elle arrive en Corse<sup>5</sup> ou telle femme qui se sent bien loin de son origine méditerranéenne mais en retrouve les impressions et le sentiment quand, séjournant au Texas ou en Californie, elle respire le parfum des orangers en fleur<sup>6</sup>.

À partir de la chambre sont mis en application des apprentissages ainsi que les règles de la vie en commun, distinguant les temps de l'être ensemble familial des temps de la solitude, par exemple à l'occasion du sommeil et de certains jeux. Rythmes et espaces se constituent en couple fort, tandis que s'esquisse un habiter très proche du terme latin *habitare*, « avoir souvent » et de son dérivé *habitus*, soit en français « habitude ». Un autre aspect de l'œuvre parentale se révèle alors qui renvoie, à travers ces apprentissages, à l'intériorisation encore inconsciente d'une façon d'habiter et d'une conception de l'intimité qui se constituent en référents aux nombreuses déclinaisons subjectives.

### **Le progressif apprentissage d'un lieu a soi**

Si le tout-petit occupe une position de récepteur d'une partie de l'espace familial, il commence, dès qu'il a atteint trois ou quatre ans, à devenir un acteur de l'appropriation de ce territoire, pourvu que ses parents en facilitent et en respectent le processus. De fait, à cette étape de sa vie, sa maison est l'espace familial tout entier. Ce n'est que très progressivement que la chambre émerge pour lui en espace d'appui pour l'affirmation et l'expression d'une individualité. Elle s'érige en chez-soi dont l'enfant prend conscience dans la mesure où il est légitimé par le soutien parental, par exemple à travers la mise en valeur de ses dessins, trophées ou médailles, la place qu'il choisit pour son lit ou sa manière de ranger ses affaires. Le capital que la chambre représente dès le départ s'en trouve renforcé. Ainsi, la capacité d'accomplir les gestes de l'appropriation de l'espace contribue à l'assise de l'identité de lieu du sujet.

La prise de conscience des enjeux du chez-soi personnel s'affirme un peu plus vers l'âge de 6 ou 7 ans, avec la plus grande ouverture de l'espace d'expression de sa personnalité qui lui est reconnu par les parents, tels par exemple le pouvoir de contrôler les modulations de l'ouverture de sa porte – frapper avant d'entrer, la fermer en sortant – et les rituels associés à la circulation des « visiteurs ». À travers la maîtrise de la porte, la chambre se constitue en espace d'abri potentiel d'une part active de soi, livrée ou pas au regard d'autrui selon, l'enfant l'espère, sa volonté propre. L'espace de la chambre commence à émerger comme la métaphore d'une intériorité propre, séparée des autres, comme l'espace du secret. En même temps s'impose à l'enfant la vulnérabilité des frontières de ce territoire à la fois spatial et psychique.

La chambre est à présent mieux définie en part distincte de l'espace familial, à l'intérieur même de ce dernier. Le capital spatial de l'enfant s'est enrichi de compétences pratiques mais aussi d'une inquiétude nouvelle sur sa place dans la famille. Comment garder cette place sans être séparé de l'unité familiale ? Quand, vers l'âge de 10 ans, l'enfant se représente l'ensemble de sa maison et l'articulation des différentes pièces, il a également saisi les enjeux de place au sein de la configuration familiale.

Les âpres conflits qui se déclarent au sein des fratries autour des questions territoriales en témoignent. Qui aura la grande chambre ou qui devra en partager une avec ses frères et sœurs ? Les enfants discernent instinctivement les motifs officieux et tus qui se cachent derrière les critères officiels, dits logiques et rationnels par les parents, et qui président à l'attribution des chambres. Ils devinent que celle-ci consacre un statut d'enfant préféré, ou est utilisée comme moyen pour mettre à l'écart, par exemple, celui qui est perçu comme le trublion de la famille. Ils considèrent qu'elle constitue un test de l'amour parental. Silencieux ou non, ces conflits sont profonds.

**Les enfants discernent instinctivement les motifs officieux et tus qui se cachent derrière les critères officiels, dits logiques et rationnels par les parents, et qui président à l'attribution des chambres.**

## Mobilité enfantine et familles recomposées

Ces conflits s'amplifient et deviennent plus complexes dans les situations de familles recomposées quand, justement, s'opère une tentative de conciliation de pratiques différentes de l'habiter et de conceptions familiales parfois divergentes de l'intimité. De nombreux facteurs vont influencer les arrangements spatiaux qui soulèvent des questions sensibles pour tous. À la situation juridique et psychologique de l'un et de l'autre parent par rapport à ses enfants et à l'ex-conjoint(e) et aux questions d'argent, s'ajoute la nouvelle mobilité enfantine entre plusieurs domiciles parentaux et les maisons grand-parentales. S'ajoute également le fait que la nouvelle famille sera, généralement, à géométrie variable, certains enfants habitant avec leurs parents à temps plein et d'autres de façon périodique, créant une nouvelle configuration de fratrie, dite *residential siblings* ou frères et sœurs d'habitation, basée sur le partage d'expériences fraternelles et de la coresidence. Il en résulte que le choix des chambres voit son sens et sa portée en quelque sorte hypertrophiés, et que les parents avancent en terrain miné quand il s'agit de refaire famille.

L'arbitrage parental explicite alors aux yeux de l'enfant la vraie « valeur » de la place de chacun. Pas de place forte dans les relations familiales sans lieu personnel bien délimité dont les frontières sont respectées par le reste des membres du foyer. De la même façon, l'enfant auquel on laisse peu d'espace ou qui s'impose peu en cette matière ne peut acquérir de place forte dans les relations familiales. Que la famille soit recomposée et voici que cet arbitrage parental est entaché de doutes. Qui, des deux nouveaux parents, fait mieux entendre sa voix et impose ses arguments ? Qui, parmi les enfants, sera légitimé par l'attribution de telle ou telle chambre ou, en quelque sorte, rejeté par l'attribution de telle autre ?

## Dimensions spatiales de l'identité de lieu de l'enfant

Les réponses à ces questions, à l'échelle du temps de l'enfance, se constituent en référents des dimensions spatiales de l'identité de lieu du sujet bien au-delà des premiers âges de la vie. Tel adulte, encore habité par le versant pénible du partage de la chambre de son enfance, est devenu un farouche défenseur

de la chambre à soi dès la petite enfance. Tel autre que ce partage protégeait contre l'angoisse de la solitude, le tient pour bénéfique. La conscience de l'existence et des termes de ces références personnelles est inégalement partagée, et s'impose inégalement au sujet aux différentes étapes de sa vie. Ce dernier est ainsi toujours, à ce propos comme pour bien d'autres dimensions de son identité, quelque peu étranger à lui-même.

Pourtant, pour l'enfant, il s'agit moins d'ériger des barrières impénétrables autour de son domaine ou d'exercer une « suprématie » sur son espace que d'être en mesure de négocier des accords qui autorisent des passages, des « visites », des empiètements avec les membres de la famille pour, à la fois, lever toute ambiguïté sur sa maîtrise du lieu et maintenir la fluidité des circulations, des échanges et du partage. La famille qui lui apprend à être seul, est ainsi également chargée de lui apprendre à être avec les autres. Quelle que soit sa forme, elle le prépare à une souplesse identitaire qui l'autorise à être lui-même sans briser son appartenance familiale.

## Un territoire enfantin débordant ?

Aujourd'hui cependant, le territoire enfantin déborde de la chambre, se prolonge, prend des formes multiples et empiète sur des territoires de l'espace familial jusqu'ici réputés hors limites pour les enfants. Nombre de familles contemporaines, guidées par le souci d'instaurer des rapports plus étroits et moins hiérarchiques avec leurs enfants, adhèrent à une conception de la convivialité familiale et à une vision de l'éducation qui les font participer à cette fluidité des circulations et des appropriations. Des objets voyagent de la chambre d'enfant vers le salon, le coin lecture ou de travail des parents. Une petite table, des chaises et une panoplie de dessins sont installés près du canapé, des jouets sont non loin de la table d'ordinateur, au pied de la bibliothèque, voire dans la chambre des parents.

Les enfants ont toujours colonisé la table de la cuisine, un balcon ou un couloir. Mais les espaces qui relevaient de l'apparat et de l'intimité parentale étaient interdits à leurs jeux comme à leur expression. Aujourd'hui mieux accueillis dans ces lieux, plus affermis dans la mise en action de leur identité de lieu, les enfants participent au déclin des distinctions entre ces espaces et ceux du vivre-ensemble en famille.

La participation des parents à cette évolution signale les premières étapes de l'entrée de l'enfant dans le rôle de prescripteur des usages de l'espace familial commun, rôle qui devient central dans les processus de recomposition familiale.

Mais que les parents soient agacés et voici l'enfant renvoyé chez lui. Le « va dans ta chambre » marque la limite de l'échange. Il est temps de prendre une pause, qui peut dériver vers la punition excessive ou cruelle, contre laquelle s'élèvent fermement aujourd'hui les éducateurs. Ainsi, dès la petite enfance et plus encore dans les années qui suivent jusqu'à l'adolescence, la douillette chambre d'enfant peut être dévoyée en espace disciplinaire. Comme la chambre à coucher de l'adulte peut devenir cellule d'isolement, et comme toute maison peut aliéner l'habiter, toute chambre intime porte en elle cette contradiction et ce danger.



## La porte ou l'habiter de l'adolescent

C'est un enfant dont l'identité de lieu et ses dimensions – chacune dans son « poids » relatif par rapport aux autres – sont formées, même s'il n'en a pas encore pris toute la mesure, qui arrive à l'adolescence. Il se reconnaît dans « ses goûts », comme sa famille reconnaît ces derniers. Elle constate qu'il a une personnalité propre, c'est-à-dire une façon d'être dans l'espace qu'il habite et qu'il sait en modifier le caractère et l'atmosphère pour atteindre son bien-être. L'adolescent reconnaît d'autre part les qualités des lieux qui ne sont pas favorables à celui-ci. En somme, il dispose d'assez de compétences pour atteindre un degré d'harmonie avec lui-même.

### Attentes paradoxales de la famille et de la société

Son milieu familial et plus généralement la société à laquelle il appartient, vont cependant préciser leurs attentes à son égard. Ces attentes sont paradoxales : son statut d'enfant est nié alors même qu'un statut d'adulte ne lui est pas accordé. Il se sait considéré comme sujet autonome mais non comme une personne indépendante. C'est dans un tel contexte que sa construction identitaire personnelle, marquée par l'instabilité, se poursuit et qu'il lui est signifié qu'il faut penser à la séparation. En particulier, le « chez-nous » est en passe de devenir un « chez-mes parents ». Il lui faut aspirer, pour être respecté comme sujet indépendant, à être bientôt chez lui.

L'association est étroite entre le travail identitaire, qui permet la constitution de soi, et la séparation qui se fonde sur le secret. J'aborderai l'habiter de l'adolescent à partir de la perspective de son identité dans son rapport au secret, et sa chambre comme territoire de l'affirmation, de la défense et des vacillements de ce secret.

L'adolescent<sup>7</sup> opère un mouvement de retrait de l'espace familial, réduisant délibérément son appropriation des lieux du vivre-ensemble familial, contribuant peu à leur entretien et manifestant de l'indifférence aux transformations de leur aménagement. Il apparaît brièvement à la table familiale ou dans le séjour, et abandonne en même temps ses prérogatives de prescripteur des usages des espaces communs et les négociations qui les accompagnent. Quelle famille n'a pas rappelé à l'adolescent de la famille, en vain, qu'il « n'était pas à l'hôtel » ?

Ce retrait vaut un certain degré de rejet des valeurs esthétiques, d'ordre et de confort qui sous-tendent la mise en décor des espaces du vivre-ensemble et de l'hospitalité de la maison. Par ce retrait, l'adolescent se désolidarise du partage de l'image commune des lieux et des objets du privé familial. En particulier, il va adopter pour sa chambre des interprétations libertaires des normes d'usage généralement admises au sein de celui-ci. Qu'il opte pour le désordre, l'accumulation des choses, la surcharge décorative, lumineuse ou sonore, ou pour le rangement très soigné et un décor dépouillé ou même délibérément « basique » au point d'évoquer une cellule, l'adolescent se livre d'une part à une déconstruction des éléments qui composent le singulier familial. Il s'abandonne d'autre part à une appropriation insistante, en quelque sorte superlative, de sa chambre qui devient le territoire d'explicitation de cette déconstruction, tandis que lui-même traverse sa phase de remaniement psychique. Alors que se profile sa sortie du foyer familial, la chambre rend plus solide, explicite, revendicateur, et plus rassurant l'ancrage « chez les parents » qui s'affirme alors, en ce temps paradoxal, comme « chez-soi ».

## Hyper et extra-territorialité de la chambre

Je propose le concept d'hyper-territorialité pour désigner l'affirmation des ancrages territoriaux adolescents à l'horizon de la sortie de l'espace familial.

Quoique plus que jamais « là », l'adolescent poursuit la déconstruction des normes de la vie en commun en revendiquant et en défendant sa nouvelle manière d'habiter. Dans les limites de sa chambre, nombre des d'usages du vivre-ensemble familial ne s'appliquent plus : il y dort, mange, joue et travaille, tisse des liens sociaux, essentiellement générationnels, à distance, la range – ou ne la range pas – à sa façon, l'entretient – ou néglige de l'entretenir – à son propre rythme. Il se retire d'autant plus durablement et de manière plus farouche dans sa chambre qu'il n'y est plus ni coupé de l'univers de ses pairs ni du reste du monde. Sa chambre est devenue un royaume polyvalent qu'il prend fermement en main. Il impose à sa famille, en une autre manifestation de sa séparation, ce que je désigne comme le caractère extraterritorial de son espace personnel dans l'espace familial.

Les divers interdits d'entrer qu'il affiche sur sa porte, qu'il garde d'ailleurs généralement fermée, constituent d'autres signes explicites de cette extraterritorialité. Que l'on pénètre dans ce lieu en son absence et c'est le malaise silencieux et la mauvaise humeur, voire le conflit ouvert avec la famille. Mais la fermeture obstinée de la porte de sa chambre et les injonctions dont celle-ci est chargée soulignent aussi la forte présence de l'adolescent dans la maison. Il recourt à la redondance des messages qui disent la séparation et qui évoquent, en sous-texte, les mouvements de son quant-à-soi au sein de l'être ensemble. Hyper et extraterritorialité, ainsi arrimées dans un solide paradoxe, sont orientées vers l'habiter ailleurs de l'adolescent. Ajoutées à sa forte présence, elles forment une triangulation chargée de rendre lisibles à tous les enjeux intimes de l'habiter de sa chambre. Mais habiter ainsi « en attendant » exige un territoire intérieur suffisamment fort pour résister aux épreuves de l'habiter provisoire.

C'est ce territoire intérieur, que l'adolescent espère construire, qui se manifeste à travers l'hyper et l'extra-territorialité comme à travers la mission dont il charge la porte de sa chambre. Le travail identitaire est la grande affaire et le grand enjeu de l'adolescence. Parce qu'il permet la constitution du soi à l'occasion de la répudiation – et de l'absorption – de certaines identifications de l'enfance dans une configuration propre au sujet, ce travail surgit, en particulier, de la séparation. L'adolescent qui instaure sa chambre comme lieu retiré et caché derrière sa porte, cherche à préciser qu'il devient un sujet à part, avec

des pensées et des sentiments privés. La porte de la chambre, dont la maîtrise l'aide à contrôler et à protéger son « moi interne », explicite aux yeux des autres les limites du domaine de son secret mais aussi le fait qu'il a un plus grand accès à ce secret que n'importe qui d'autre.

### « La chambre des secrets »

Tout secret, qui est événement de séparation entre les êtres, est aussi un savoir dont le propre est d'être indépendant des contenus qu'il protège. Ces derniers, qui peuvent être d'une infinie diversité, sont profondément transformés par le secret. Quelle que soit sa nature, le caché se pose en exemple d'exercice de liberté, dont la chambre d'adolescent est aussi, de bien des façons, le théâtre. Ainsi en est-il, par exemple, dans le paysage de cette chambre contemporaine où les objets électroniques jouent un rôle si fondamental, de la présence fréquente de peluches ou de jouets, posés ici et là, qui font allusion à la mémoire intime de l'enfance et soulignent en même temps un mode identitaire en mouvement. Le secret protège ainsi la transformation intime de l'adolescent ainsi que son accès à des connaissances et des désirs qui prennent soudain corps et formes singulières<sup>8</sup>. Ainsi le « travail du secret » va-t-il du sujet qui cache au sujet qui se cache<sup>9</sup> pour atteindre une souveraineté intérieure.

La porte de la chambre d'adolescent, comme toute porte, n'existe comme limite et n'est respectée en tant que telle que dans la mesure de sa reconnaissance par les autres. Sa quête de légitimité est celle-là même de l'expérience du secret. C'est pourquoi l'adolescent transforme sa porte en mode de relation dans laquelle il invite autrui à respecter l'existence d'un tel domaine réservé, lui appartenant en propre. Il la charge de messages explicites – dont le fameux signe « interdit d'entrer », devenu iconique – dans le but d'instaurer sans ambiguïté une différence entre le « caché derrière la porte », et le manifeste de l'ouverture du *spatium*. La porte de la chambre d'adolescent fait pressentir l'existence d'un « autre que l'espace », qui est son intériorité, son domaine du soi à soi.

## L'adolescent qui instaure sa chambre comme lieu retiré et caché derrière sa porte, cherche à préciser qu'il devient un sujet à part, avec des pensées et des sentiments privés.

La quête du secret – et toutes ses implications identitaires –, entreprise majeure de l'adolescence, ne peut se poursuivre sans souci de l'ouverture à autrui. L'adolescent sait que l'intimité et le secret se cachent parce qu'ils sont de l'ordre de la profondeur et non de la superficialité. Mais il sait aussi qu'il court le risque de l'aliénation, de la rupture entre lui et le monde s'il n'ouvre pas sa porte. Aussi, parce que l'intimité ne se livre pas au hasard, il l'entrouvre de diverses façons, en particulier en ligne *via* les réseaux sociaux, à l'aide de ses appareils électroniques dont il fait un abondant usage. Il va plus loin dans l'ouverture de son univers et de sa révélation à autrui quand il s'inscrit dans la dynamique – très sélective – de l'hospitalité, s'empressant en général de refermer rapidement sa porte au nez de sa famille quand un ami lui rend visite.

L'hospitalité de l'adolescent est donc précautionneuse. S'il accueille un pair, il continue à veiller sur le secret qui le sépare de ses parents et de sa fratrie et qui apaise son angoisse d'être dépossédé de la certitude d'être un sujet à part entière. Et, comme tout un chacun, il n'est hospitalier que dans la mesure où il peut veiller à ce que son visiteur ne se transforme pas en intrus ou en indésirable. Ce visiteur, comme toute personne accueillie dans nos maisons, peut prendre acte de ses prérogatives mais aussi des limites de ces dernières, et ainsi ne pas menacer l'intérieur de l'adolescent et respecter son secret<sup>10</sup>.



## Habiter à la vieillesse

L'inscription domiciliaire des personnes âgées, comme les travaux des sciences sociales l'ont montré, se traduit par un attachement plus marqué au lieu habité et au désir de garder « comme il est » leur environnement. Cela en dépit parfois de configurations spatiales devenues peu pratiques ou de l'inconfort du logement au regard de nouveaux problèmes de santé. Tout aussi marqué est leur attachement au paysage que composent leurs objets domestiques qu'elles considèrent comme autant de repères biographiques expressifs d'une individualité et d'une identité. Une grande réticence à envisager le déroulement de leur vieillesse dans des environnements résidentiels conçus pour les aînés s'exprime à travers le désir très fréquent de « rester chez soi jusqu'au bout » et le choix, délibéré et conscient, d'assumer les risques<sup>11</sup> qui vont avec cet objectif.



Mais comment la vieillesse assume-t-elle son habiter ?

### Séismes intimes et stratégies d'habiter

La vie et l'identité personnelle de la personne âgée, comme c'est le cas pour tout sujet, renvoient au principe du changement inscrit dans la continuité. Au-delà, cependant, du processus de vieillissement de la personne, la notion de vieillesse évoque un sujet auquel s'impose, à un moment de son parcours existentiel, une plus profonde conscience du temps comme « matière même » de la vie. Cette conscience inaugure sa nouvelle intimité avec l'idée de la proximité temporelle de sa propre mort. La vieillesse est franchissement d'un passage qui n'est pas d'ordre biologique et ne se ressent pas en termes de palier d'âge. Elle est, bien plutôt, énoncée en référence à une situation ou à un événement privés – maladie, veuvage, appauvrissement, rupture familiale, isolement ou nouvelle solitude – qui changent le regard intérieur<sup>12</sup> que le sujet porte sur sa vie et, en particulier, sur le temps qu'il voit s'étendre devant lui dans la perspective rapprochée de sa mort.

Le mode principal de ce changement de regard est souvent lié à un moment ou une situation qui peuvent être identifiés, voir datés par le sujet comme autant de césures biographiques. Ils inaugurent un nouveau rapport au temps privé et colorent le déploiement biographique du sujet, dont la perspective sur son âge chronologique est altérée.

**La notion de vieillesse évoque un sujet auquel s'impose, à un moment de son parcours, une plus profonde conscience du temps comme « matière même » de la vie.**

Ce moment ou cette situation ne sont pas des déclencheurs de déprise<sup>13</sup> mais bien plutôt des déclencheurs de déplacement de sens, qui vont durablement influencer la philosophie de vie des personnes âgées et les conduire à des retours à soi, par ailleurs socialement légitimés voire valorisés. Ces déplacements de sens se vivent comme autant de séismes intimes qui obligent le sujet à des « rétablissements », au sens que les gymnastes donnent à ce terme. Leur traduction la plus immédiate est, à l'horizon de la finitude, la tentative de ressaisissement de soi qui va faire émerger de nouveaux ressentis du chez-soi et fonder les passages à l'action en matière d'habiter.

Ce qui est de l'ordre de la conscience mène les êtres vivants vers ce qui va ou pourrait advenir, alors même qu'ils « savent » qu'ils vont, à terme, disparaître. Cet élan se constitue en « mystère »<sup>14</sup> au cœur de la vie. Quand la personne vieillissante ou âgée en prend une conscience renouvelée, sa finitude l'oblige à organiser le temps désormais compté qui se déploie devant elle.

Pour les sujets qui situent clairement leur sentiment d'avoir été saisis par « l'ombre de mort »<sup>15</sup> à l'occasion d'un événement ou dans le contexte d'une situation privée, ce séisme intime dans leur parcours existentiel a pour trait dominant d'inaugurer un retour réflexif sur sa vie. Une quête de familiarité avec un soi intime jusque-là perdu de vue, s'engage et fonde alors un passage à l'action. La maison devient l'objet de nouvelles interrogations existentielles. La question du lieu d'être se pose : pourrai-je quitter ma maison pour une autre ? Aurai-je la capacité d'en faire mon deuil ? D'être à nouveau chez moi ailleurs ? Où pourrai-je être moi-même, autonome et digne ? Se pose également la question de l'avenir du monde matériel personnel que le sujet a bâti : que faire de mes objets familiers, de mes souvenirs, des possessions que je prisais ? Faut-il vendre ma maison de campagne ? On le voit, le paradigme du séisme intime se trouve à présent dans un mode d'habiter tendu entre être et avoir.

Aux yeux de l'une<sup>16</sup>, l'aspiration à un nouvel habiter en harmonie avec elle-même émerge d'une crise conjugale et, partant, de la rupture du pacte de l'habiter ensemble du couple qu'elle forme avec son mari. La crise sonne l'heure de sa renonciation délibérée à la maison campagnarde ancienne et très vaste héritée par son mari. Cette maison a exigé du couple des années d'investissement de temps personnel, d'argent et d'énergie dépensés en travaux. Elle se retire de ces travaux qu'elle juge « aliénants », s'appropriant une part plus large de son temps personnel. Elle renonce à la propriété de cette demeure, dans un mouvement de retrait par rapport à « l'insolence » qu'elle représente. Elle libère ainsi son habiter, à travers l'expression du rapport qu'elle veut entretenir avec l'être et l'avoir, vers un nouvel habiter léger. Elle se rend occasionnellement, sur invitation, dans la grande demeure, tandis qu'elle choisit le milieu urbain, qui la nourrit intellectuellement, pour habiter au quotidien un petit appartement meublé selon son goût personnel d'objets venus d'horizons divers. Mais l'avoir, constitué ici par la propriété de la maison, s'incarne aussi dans la narration particulière de soi que cette maison représente. De l'abandon de la belle maison, qui relève de l'épopée et se drape du prestige du monument historique, naît pour cette interlocutrice le choix de l'appartement « cocon », dont on ne fait pas « toute une histoire ». Sa narration perd son caractère emphatique pour se manifester à l'échelle d'un récit et d'un lieu qui laissent plus de place à l'être.

Ce mouvement vers son intégrité d'habiter autant qu'existentielle signe la nature particulière du retour de ce sujet âgé à sa propre conception de l'habiter. Elle se pose en retour à une familiarité avec lui-même. Sa déshabitation de la maison aliénante se constitue en réhabitation de son intérieur, confirmant que l'habiter de la maison concrète se fonde sur l'intériorité du sujet.

**Une quête de familiarité avec un soi intime jusque-là perdu de vue s'engage et fonde alors un passage à l'action. La maison devient l'objet de nouvelles interrogations existentielles.**

## Continuation de soi et le sentiment de sursis

Le second mode principal voit le sujet s'étonner de « ne pas se sentir vieux à l'intérieur » alors que son corps et son esprit le rappellent à une toute autre réalité, en une sorte de dichotomie entre le soi et le corps qui se traduit par le sentiment d'être « sans âge »<sup>17</sup>. À cette dualité identitaire et ces rappels qui adviennent en quelque sorte entre soi et soi, s'ajoutent les rappels du monde extérieur qui désignent le sujet comme « personne vieille ». Un décalage s'instaure entre le sentiment de jeunesse intérieure et un corps vieux, entre le regard que le sujet porte sur soi et celui que les autres posent sur lui. Un décalage qui se vit alors au risque d'une cassure ontologique<sup>18</sup>.

La saisie de son âge chronologique témoigne de l'effort accompli par le sujet âgé pour éloigner le risque de cette cassure. Car s'il « fait » de cet âge une expérience singulière du rapport au temps privé, il « fait avec » son âge chronologique aussi, en s'inscrivant de manière réaliste dans le temps et le champ d'action qui s'ouvrent au-devant de lui. Les mots en témoignent. L'un peut « encore » marcher plusieurs kilomètres sans peine. L'autre dit que « tant qu'on peut y aller, on y va ». Celle-ci est « toujours » pleine d'énergie pour assumer seule les tâches de la maison. Celui-là « essaie de vivre comme il l'a toujours fait ». Tandis qu'un autre s'accorde une « dernière » expédition lointaine.

### L'habiter intranquille

L'expérience du temps, ainsi vécue sur le mode du sursis, a pour paradigme l'incertitude et l'insécurité ontologiques. En témoignent des phrases courantes telles que : « si je reste en bonne santé », « si Dieu me prête vie », etc. Parce que le chez-soi constitue la sphère par excellence d'enracinement et d'expression du sentiment de sécurité ontologique<sup>19</sup>, le temps du chez-soi est devenu intranquille. Dans le même mouvement, parce que le chez-soi est le lieu concret privilégié de l'étayage du soi, la prise en compte réaliste de son âge chronologique par le sujet, sur l'horizon de son aliénation potentielle à l'occasion du déclin de ses capacités physiques ou cognitives, fait émerger une nouvelle instabilité intérieure.

*« Quand je pense qu'il faudra que je vende un jour, que je ne pourrai plus rester ici... Devrai-je vendre avant de me placer quelque part ou attendre d'être obligée de me placer ? Je me pose souvent la question, pourquoi, comment, quand ? »*<sup>20</sup> Les stratégies des passages à l'action en réponse à ces questions existentielles mettent en lumière la façon dont chaque choix met l'accent sur tel ou tel aspect du chez-soi. Elles traduisent, dans une même dynamique, à la fois l'habitation paradoxale de son âge par le sujet et son mode d'habiter concret. Elles montrent comme changent à ses yeux, non pas les vocations générales du chez-soi mais ses vocations fondamentales. Une hiérarchie de ces dernières s'instaure en réponse à la question que se pose le sujet : qu'est-ce qui compte à présent pour moi ?

Tel sujet<sup>21</sup> choisit de quitter sa maison devenue trop grande et d'en assumer le deuil, pour habiter « pendant quelques années » un appartement. Et tandis qu'il s'installe en appartement, il visite les résidences pour personnes âgées « pour plus tard, parce qu'il ne veut pas être un poids pour ses enfants ». La dynamique de cet habiter en trois temps lui permet de conserver l'initiative qui l'autorisera, tandis qu'il avance en âge, à être « toujours chez lui ». Il manifeste ainsi son adhésion profonde aux valeurs d'autonomie personnelle qui garantissent à ses yeux la continuité de sa dignité, valeur contemporaine majeure s'il en est. Son autonomie résidentielle soutient son autonomie personnelle.

Tel autre vend sa résidence de banlieue lointaine où ne lui rendent plus visite ses amis âgés, découragés par la pénibilité du trajet. Parce que son chez-soi doit soutenir sa sociabilité, il s'installe dans un petit appartement en ville aisément accessible.

Une troisième personne trie longuement, dans la peine, papiers, photographies et objets pour délibérément effacer les traces d'une vie conjugale heurtée, imposées par son mari de son vivant. Pour elle, la maison doit continuer à protéger son secret<sup>22</sup> qu'elle ne veut pas voir révéler en cas de soudaine maladie et impuissance. L'idée de perdre la maîtrise de l'existence de ce secret lui est insupportable, transformant son chez-soi par anticipation en source d'incertitude et de blessure.

L'installation de la précarité et de l'incertitude au cœur du sentiment du chez-soi oblige à opter pour

ce qui, dans l'habiter, fait le plus sens pour soi. Ces dimensions signifiantes du chez-soi sont intimement inscrites dans la manière dont chacun se voit habiter le temps devant soi ou la manière dont chacun habite sa vieillesse. Sur un socle de conscience active de soi et de moyens concrets d'action, le mode personnel d'habiter sa vieillesse s'impose comme le fondement du mode d'habiter sa maison. C'est dire qu'inversement, la transformation insensible ou contrainte du fondement de l'habiter sa maison peut faire émerger un mode personnel d'habiter sa vieillesse. Dans les deux cas, ce dernier donne sens aux nouvelles stratégies d'habiter.

Le concept de sêisme intime évoque une transformation intérieure du sujet en regard du temps. Il lui impose la question, de nature à la fois existentielle et éthique, de la valeur, des qualités et du sens qu'il faut conférer au temps devant soi.

Il ouvre également la perspective de l'effort vers l'intégrité existentielle, une quête de familiarité avec un soi intime qui est aussi une « repossession » de soi, fondant un passage à l'action en matière d'habiter. Le paradigme de cette nouvelle proximité du sujet avec son habiter se situe dans la tension entre l'être chez-soi et l'avoir et la résolution personnelle de cette tension.

Le sentiment du sursis entraîne l'évaluation qu'entreprend le sujet de ce qu'il peut « encore » faire à l'horizon du déclin de ses forces physiques et psychiques et de sa finitude. Comme en écho au remaniement psychique à l'adolescence, la puissance tellurique du sentiment du sursis entraîne certains sujets dans une ressaisie de soi, un élan créatif et/ou créateur, tandis que d'autres s'engagent sous sa poussée sur le chemin de la mise à distance du monde et du renoncement à sa pleine vitalité<sup>23</sup>.

## **L'installation de la précarité et de l'incertitude au cœur du sentiment du chez-soi oblige à opter pour ce qui, dans l'habiter, fait le plus sens pour soi.**

Au cœur de ce mode d'avancée en âge, l'incertitude ontologique instaure une mesure d'insécurité existentielle qui, tout à la fois, ramène le sujet à la part la plus vulnérable de lui-même et l'installe dans l'ambivalence à l'égard de sa maison. Sêismes intimes et sentiment de sursis sont ainsi, paradoxalement et pour qui les assume, dynamiques et dynamisants. La maison est plus que jamais le champ d'une recherche d'adéquation entre soi – à partir des étrangetés comme de la proximité avec soi – et une façon propre d'habiter son âge.

Ainsi se fait pressentir, dans la maison située en extériorité dans le monde, la perspective intérieure de la néantisation de soi et de la dernière demeure.

## NOTES

1. Une première version de ce texte a été publiée sous le titre : « La demeure intérieure et la maison : être chez-soi », dans *Métamorphoses du chez-soi ! Plasticité du logement et temps de la vie*, LEROY MERLIN Source, 2020. « Les temps de l'habiter » développe et approfondit les idées présentées dans ce premier texte, plus bref.
2. La notion de *place identity*, ou identité de lieu, est à l'origine introduite en psychologie environnementale comme « les dimensions du soi qui définissent l'identité personnelle d'un individu par rapport à l'environnement physique au moyen d'un schéma (*pattern*) complexe d'idées, sentiments, valeurs, buts, préférences, capacités et tendances comportementales conscients ou inconscients concernant un environnement donné » (Proshansky, 1978, p. 155, ma traduction). La notion consacre ainsi l'incorporation de l'espace dans le concept plus large du soi et son empreinte dans la construction et l'évolution de l'identité du sujet. En tant que composante de cette dernière, elle révèle les significations, l'importance de lieux particuliers dans la personnalité d'un sujet, et le sentiment subjectif d'identification de ce dernier avec le chez-soi, entendu à diverses échelles et dans le contexte des mobilités des habitants. Elle contribue plus généralement à l'intelligence de l'habiter. La notion d'identité de lieu propre à un sujet a été plus tardivement distinguée de l'identité d'un lieu donné. Cette dernière notion renvoie aux traits naturels, culturels et sociaux de ce dernier, soit, en quelque sorte, à la personnalité que ses habitants ou usagers lui attribuent. Les deux notions, quoique distinctes, renvoient ainsi également aux liens affectifs et émotionnels qui lient les individus à l'espace. Pour une revue de la littérature consacrée à ces deux notions, voir :
  - Peng J, Strijker D and Wu Q (2020). « Place Identity: How Far Have We Come in Exploring Its Meanings? » *Front. Psychol.* 11:294. doi: 10.3389/fpsyg.2020.00294
  - Proshansky, H. M. (1978). « The city and self-identity. *Environ.* » *Behav.* 10, 147-169. doi: 10.1177/0013916578102002
  - Proshansky, H.M., Fabian, A. K. & Kaminoff, R.(1983). « Place Identity: Physical world socialization of the self. » *Journal of Environmental Psychology*, 3, 57-83.
3. Portailier, M-R, Djaoui, E., Squinazi, F. (2020). « Couleur et bien-être dans la chambre d'enfant de 0 à 6 ans. Représentations et pratiques des familles, des professionnels de l'habitat, de la santé et de la petite enfance ». Chantier n° 41. LEROY MERLIN Source. Repéré à : <https://www.leroymerlin-source.fr/publications/la-couleur-dans-la-chambre-d-enfant-de-0-a-6-ans/>
4. Cold, B. 2002 (direction). « Aesthetics, Well-being and Health. Essays within architecture and environmental aesthetics ». *Ethnoscapes*, Ashgate (UK).
5. Cassin, B. (2013). « La nostalgie. Quand donc est-on chez soi? », Paris, *Autrement*.
6. Serfaty-Garzon, P. (2002). « I Live in a Beautiful House, on a Beautiful Street in Beautiful Montreal »: Notes on Well-being and the Experiences of Place Aesthetics. In Cold, B. (direction) *Aesthetics, Well-being and Health. Essays within architecture and environmental aesthetics. Ethnoscapes*, Ashgate (UK). p. 241-248. <http://perlaserfaty.net/beautiful-house-street-in-montreal/>
7. Le terme désigne ici un adolescent ou une adolescente.
8. Je remercie Pascal Dreyer d'avoir attiré mon attention sur cet éclairage de l'expérience du secret.
9. Voir Serfaty-Garzon, P. (2003). « Chez soi. Les territoires de l'intimité ». Paris, Armand Colin. Boutang, P. (2016). *Ontologie du secret*. Paris, PUF, Quadrige.
10. Serfaty-Garzon, P. (2016). *Quand votre maison vous est contée*. Montréal, Bayard Canada. Voir, en particulier, quatrième partie : « L'hospitalité, la grande aventure de l'habiter ».
11. Piquet, C., Droz Mendelzweig, M., Bedin, M.G. (2017). « Vivre et vieillir à domicile, entre risques vitaux et menaces existentielles ». *Gérontologie et société* – n° 152 – vol. 39 / 2017, p. 93-106. Les auteures soulignent la planification minutieuse et la vision stratégique des personnes âgées en vue de surmonter le risque fonctionnel afin de réduire au minimum la prise de risque existentiel.
12. Chrétien, J.L. (2014). *L'espace intérieur*, Paris, Éditions de Minuit, Paradoxe.
13. Caradec, V. (2007). « L'épreuve du grand âge », *Retraite et Société*, no 52, p. 11-37.
14. Jankélévitch, V. (2008). *La mort*. Paris, Flammarion, Champs essais.
15. Voir Serfaty-Garzon, P. (2018). « Habiter sa vieillesse, habiter sa maison. De la transformation du sens aux stratégies ». In Lord, S. et Piché, D. (Dir.). *Viellissement et aménagement. Perspectives plurielles*, Les Presses de l'université de Montréal, Montréal, p. 39-54. Voir également Serfaty-Garzon, P. (2010). « Temporalités intimes : le chez-soi de la vieillesse ». *Revue Internationale Enfances, Familles, Générations*, 2010, n° 13. <http://efg.inrs.ca/index.php/EFG/article/view/111>
16. Voir Serfaty-Garzon, P. (2018) et Serfaty-Garzon, P. (2010).
17. Voir la notion de *ageless self*, in Featherstone, M., Hepworth, M. (1991). « The mask of ageing and the postmodern life course ». In M. Featherstone, M. Hepworth, & B. Turner (Eds.), *The body, social processes and cultural theory* (pp. 371-389). London: Sage
18. Featherstone, M., Hepworth, M. (1991). *Idem*.
19. Giddens, A. (1984). *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*. University of California Press.
20. Voir Serfaty-Garzon, P. (2018) et Serfaty-Garzon, P. (2010).
21. Exemples tirés des enquêtes analysées in Serfaty-Garzon, P. (2018) et Serfaty-Garzon, P. (2010).
22. Korosec-Serfaty, P. Bollit, D. (1984). « The Home, from Attic to Cellar », *Journal of Environmental Psychology*, vol. 4, p. 303-321. [http://perlaserfaty.net/wp-content/uploads/2017/01/Dwelling\\_and\\_the\\_Experience\\_of\\_Burglary.pdf](http://perlaserfaty.net/wp-content/uploads/2017/01/Dwelling_and_the_Experience_of_Burglary.pdf)
23. Gognalons-Nicolet M. (2008). « Du vieillissement positif au vieillissement créatif ». *Gérontologie et société*, 2008/2 (vol. 31 / n° 125), pages 93 à 103. Erikson E.H. (1989). *Vital involvement in old age*. New-York, Norton.

---

Les Contributions de LEROY MERLIN Source sont un espace de publication  
ouvert aux correspondants du réseau ainsi qu'à d'autres chercheurs et professionnels.  
Les propos et opinions exprimés sont de leur responsabilité et n'engagent qu'eux-mêmes.

---

## contributions leroymerlinsource

**Directrice de la publication :**

Claire Letertre,  
Responsable LEROY MERLIN Source

**Coordination  
scientifique et éditoriale :**

Pascal Dreyer,  
Coordinateur LEROY MERLIN Source

**Maquette :**

Emmanuel Besson

**Corrections - relectures :**

Béatrice Balmelle

**Illustrations :**

Bénédicte Muller

*Février 2021*